

5^e DIMANCHE DE CAREME C 2019

Au fur et à mesure que nous approchons de Pâques, la liturgie nous montre l'étau se resserrant autour de Jésus. C'est qu'approchent aussi les jours de la Passion. Voici venir l'heure des ténèbres : le démon revient à la charge et, ô cruel paradoxe, en utilisant le zèle de ceux qui se déclarent ses adversaires les plus déterminés : les scribes et les pharisiens. Comme lors du 1^{er} dimanche de carême, c'est sur les prescriptions de la Loi, sur la parole de Dieu donc, que Jésus va être une nouvelle fois tenté. Scribes et pharisiens tendent un piège à Jésus pour le discréditer aux yeux du peuple. Ils excellent à ce jeu, mais pour une fois, ils vont trouver leur maître. Ils défèrent à Jésus une femme surprise en flagrant délit d'adultère et, ayant rappelé la Loi de Moïse, ils lui demandent hypocritement son opinion. Si Jésus approuve les termes de la Loi, c'est qu'il n'est pas plus grand que Moïse et dès lors ses prétentions sont infondées : il n'est qu'un imposteur qui cherche à séduire le peuple. S'il les désapprouve, il s'exclut lui-même de l'héritage d'Israël et n'est plus fondé à enseigner le peuple. Jésus est bel et bien « échec et mat ». Seulement voilà, il ne répond rien. On nous dit que, s'étant baissé, il traçait du doigt des signes sur le sol. Il refuse l'alternative et laisse ses adversaires déconcertés. Ce n'est pas sans rappeler l'épisode de la controverse à la synagogue de Nazareth : *Et lui, passant au milieu d'eux, allait son chemin. Mais c'est plus qu'une habile esquivé. Celui d'entre vous qui est sans péché, qu'il soit le premier à lui jeter la pierre.* Jésus prend ses adversaires à leur propre piège : il reste dans le cadre littéral de la Loi et non seulement rejette sur eux le caractère odieux de l'acte mais aussi leur fait percevoir l'esprit qui sous-tend la lettre même de la Loi. De ce fait il réaffirme sa supériorité ou son antériorité sur les prescriptions de la Loi comme il le fera encore lorsque sur l'affaire de la répudiation permise par Moïse, il fera valoir aux mêmes scribes et pharisiens *qu'à l'origine, il n'en était pas ainsi.* Jésus confirme donc sa « nouveauté » et cette nouveauté est plus ancienne que ce que ses adversaires ont de plus sacré : *Avant qu'Abraham fût, Je Suis.* Par ces mots Jésus se prétend l'auteur même de la Loi, se faisant semblable au Seigneur (= Je Suis).

En tout cas la maîtrise de Jésus dans le dénouement de ce drame nous vaut l'une des pages les plus émouvantes de l'Evangile. Jésus reste seul avec la femme, cette femme qui lui doit la vie. Il ne lui fait pas la leçon. Il va restaurer sa dignité, et d'abord en lui restituant la parole : *Femme, où sont-ils donc ? Alors, personne ne t'a condamnée ?* Et elle ose dire : *personne, Seigneur.* Jésus reprend la parole pour lui ouvrir un avenir : *Moi non plus, je ne te condamne pas. Va, et désormais ne pèche plus.*

Nous pouvons tirer plusieurs enseignements de cet épisode. Le premier, c'est que tout homme est pécheur, comme l'ont finalement compris, à commencer par les plus âgés, ceux-là mêmes qui faisaient tout pour éviter le péché, les scribes et les pharisiens, au point de multiplier les règles tatillonnes censées traduire dans les faits la parole de Dieu. C'est ainsi qu'il faut comprendre, au sens spirituel, le proverbe : *Le juste tombe sept fois et se relève.* Jésus rappelle ainsi que seul le Juste par excellence est en mesure de juger et de condamner. Cette prérogative n'appartient pas aux hommes, tous enfermés dans le péché d'Adam : *Il n'y a qu'un seul législateur et juge, celui qui peut sauver ou perdre. Et toi, qui es-tu pour juger le prochain ?* s'exclame S. Jacques. Oui, nous sommes tous des pécheurs, nous sommes tous des débiteurs insolvables. Est-ce à dire que nous devons tout laisser passer au motif que nous ne sommes pas plus reluisants que les autres ? Non, nous sommes appelés à une autre attitude que celle du jugement méprisant : celle de la compassion, qui s'exprime par la *correction fraternelle* : nous devons nous entraider au bien en conjuguant franchise et humilité. Que chacun soit pour l'autre, dans le domaine du bien à accomplir et du mal à éviter, un *prochain* compatissant. La conscience que nous avons d'être pécheurs ne doit pas nous induire à une indulgence coupable. Regardons l'exemple que Jésus nous donne. Lui, le Juste par excellence, lui qui serait même en droit de condamner, conjugue justice et miséricorde, vérité et charité. Miséricorde : *Moi non plus, je ne te condamne pas* et justice : *Va, et ne pèche plus.* Justice et miséricorde marchent ensemble comme vérité et charité. Car la véritable charité, c'est celle qui conduit à la vérité. Car se situer dans la vérité, c'est la

condition pour atteindre le bonheur : *la vérité vous rendra libres* dit Jésus en S. Jean. En traitant cette femme à la fois avec vérité et charité, Jésus brise les chaînes démoniaques qui l'entravent et l'initie à la liberté. Il la « recrée », en écho à la prophétie d'Isaïe que nous avons entendue dans la 1^{ère} lecture : *Voici que je fais un monde nouveau : il germe déjà, ne le voyez-vous pas ?* Qui dit nouveauté dit avenir. Celui qui est remis debout par le pardon est fait pour aller de l'avant. A l'exemple de ce Saul devenu Paul : *oubliant ce qui est en arrière, et lancé vers l'avant, je cours vers le but pour remporter le prix auquel Dieu nous appelle là-haut dans le Christ Jésus* (2^e lecture).

Et pourquoi court-il ce passionné de Paul ? Serait-ce que par tempérament il ne tient pas en place ? Non, pas seulement : *Je poursuis ma course pour saisir tout cela, comme j'ai été moi-même été saisi par le Christ Jésus*. Ce qui motive cette course, c'est tout simplement l'amour, un amour qui répond à l'amour. La miséricorde, quand elle est exercée avec justice, suscite l'amour. Sans la justice, sans la vérité, elle n'inspirerait qu'un lâche soulagement. Elle enfermerait même dans quelque chose qui ne peut conduire au bonheur. Si Jésus disait à la femme : *Retourne à tes occupations*, il la maintiendrait dans ce qui l'avilit. Et en elle l'amour ne naîtrait pas. La Tradition a vu dans cette femme remise debout la Madeleine brûlante d'amour du tombeau vide au matin de Pâques. La Tradition a peut-être exégétiquement tort, elle a pourtant spirituellement raison. Car la miséricorde peut « liquéfier » les cœurs, littéralement les transpercer : c'est ce qui arrive aux auditeurs du premier discours de Pierre après la résurrection. C'est l'expérience de la « componction » : prendre conscience qu'on vient d'échapper à une catastrophe grâce à l'amour prévenant de quelqu'un, mieux encore être gracié alors qu'on mérite une condamnation. Jésus explique cela à Simon, un pharisien, avec la courte parabole des débiteurs insolvables et il conclut en disant que celui qui aimera le plus, c'est celui à qui on aura remis le plus. Et l'amour sera même d'autant plus intense que celui qui remet la dette, celui qui gracie, s'implique réellement au point de prendre sur lui notre faute et de l'expier à notre place : *Il n'y a pas de plus grand amour que de donner sa vie pour ses amis*. Oui, *c'est par ses blessures que nous sommes guéris* comme dit Pierre . L'évangile d'aujourd'hui n'est pas sans rappeler celui de dimanche dernier : on peut légitimement penser que le cadet de la parabole comme la femme de Jérusalem répondront à l'amour par l'amour parce qu'ils auront saisi à quel point ils sont aimés.

C'était le deuxième enseignement de cette page. Il y en a un troisième, et il est double. C'est que la nature de la faute commise n'est pas sans signification. Il s'agit d'une femme *surprise en flagrant délit d'adultère*, peut-être une prostituée, comme la femme de Lc 7. Une femme qui est ainsi appelée à passer de l'amour mercenaire (rétribué) à l'amour de gratitude (libre). N'est-ce pas quelque chose qui nous concerne un peu ? N'avons-nous pas tendance, dans nos relations avec Dieu, à faire jouer le « donnant-donnant » comme si nous étions sur un pied d'égalité ? N'avons-nous pas tendance à oublier qu'en fait nous lui devons tout : non seulement le salut mais même l'existence comme telle ? Oui, Dieu, dans le Christ, nous fait doublement grâce en nous créant pour pouvoir partager son éternelle béatitude et ensuite en allant nous ramener des chemins sans issue où nous nous sommes tous fourvoyés. Nous devrions être éperdus de gratitude et désormais vivre dans la fidélité. Mais voilà, nous aimons retourner à notre cloaque. C'est continuellement que le Berger doit repartir à la recherche de la brebis perdue. Dieu a été contraint de *multiplier les Alliances* parce que l'homme reste enclin à l'infidélité. Cette femme, c'est une figure d'Israël, infidèle à la l'Alliance conclue avec Abraham, comme ne cessent de le répéter les prophètes ; plus encore, c'est une figure de l'humanité tout entière, infidèle à l'Alliance primitive, celle de la création. Cette page de l'évangile nous révèle ce qu'est le péché : un adultère. C'est trahir l'amour que Dieu a pour chacun de nous, et c'est une trahison d'autant plus grave que nous en connaissons maintenant le prix : la mort du Christ en croix et sa terrifiante expérience du péché de toute l'humanité comme ramassé en un seul bloc. Le Christ est l'Epoux et l'Eglise, dont nous sommes les membres, est l'Epouse. L'évangile de ce jour nous invite à donner à notre péché et à nos fautes leur véritable signification : non pas un manquement à une règle, mais une

blessure faite au cœur du Christ, au cœur de Dieu. Il nous communique en même temps une formidable espérance : *Notre cœur aurait beau nous accuser, Dieu est plus grand que le cœur de l'homme* dit S. Jean. Oui, notre espérance repose dans la surabondante miséricorde de Dieu : *Va, et ne pèche plus.*